LE QUOTIDIEN DE L'ART

Dan Perjowschi
Le Quotidien de l'Art
September 8th, 2023
by Magalie Lesauvage

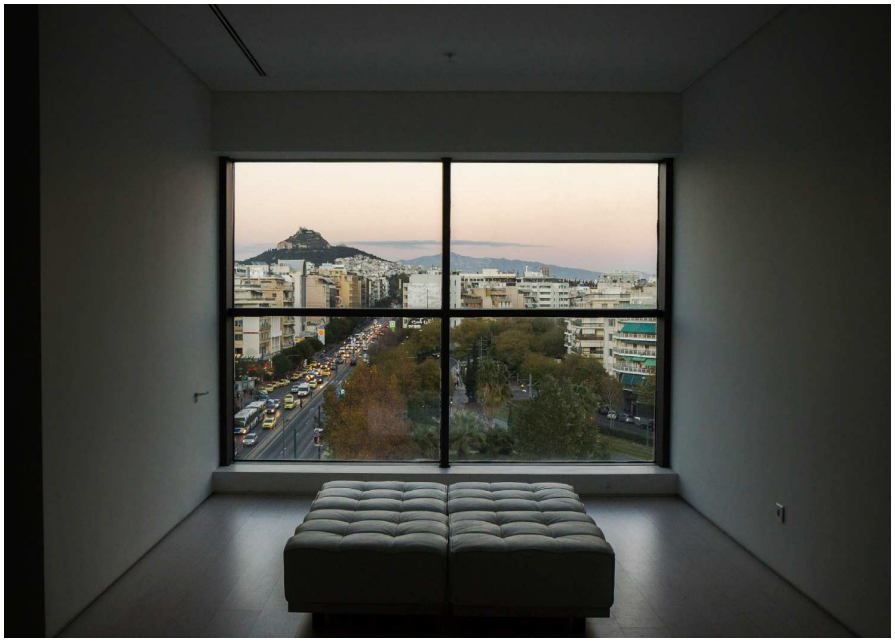
À Athènes, le EMST à l'avant-poste

Rouvert il y a un peu plus d'un an après deux décennies de latence et une crise économique majeure, le musée d'art contemporain d'Athènes se veut avant tout un lieu de débats. Visite en compagnie de sa directrice, Katerina Gregos.

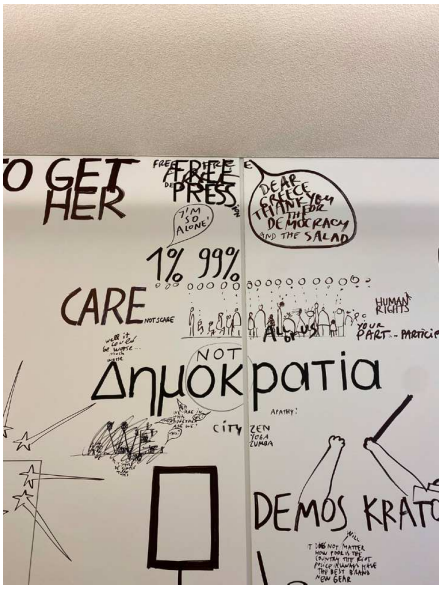
PAR MAGALI LESAUVAGE

Le EMST à Athènes.
Photo : Stephie Grape.

En bas : Le EMST à Athènes.
Photo : Katerina Paraskeva.

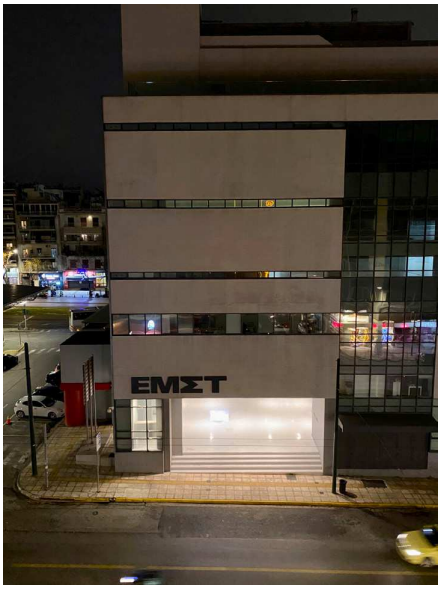


Vus de l'étranger, le Premier ministre grec Kyriákos Mitsotákis, également chef du parti conservateur Nouvelle Démocratie, et la ministre de la Culture Lína Mendóni font figure de héros de la culture. Sans relâche, ils ont repris le flambeau pour réclamer le retour des marbres du Parthénon conservés au British Museum. En Grèce même, il en est tout autrement. Les divers secteurs de la culture sont en ébullition, et les protestations se multiplient à l'encontre du gouvernement. Car tandis qu'une extension high tech du musée archéologique national est prévue à Athènes sous la signature de David Chipperfield (Pritzker Prize 2023), les travailleurs de l'archéologie et des musées craignent le démantèlement. La création contemporaine n'est pas en reste, comme l'a montré en début d'année la fronde contre un décret qui lèserait les travailleurs du spectacle vivant. Qu'en est-il de l'art contemporain ? À Athènes, le EMST musée national d'art contemporain rouvert en juin 2022 après 22 ans d'interminables tergiversations, en est le nouveau fer de lance. Signe du rôle politique important que le gouvernement lui attribue : le Premier ministre y est déjà venu deux fois en visite. Situé à quelques centaines de mètres des contreforts de l'Acropole, le nouveau musée accompagne la transformation massive d'Athènes, où depuis une douzaine d'années la gentrification s'est accélérée de manière spectaculaire. Après la crise de la dette publique, en 2008, les prix ont grimpé en flèche, notamment dans l'immobilier,



Ci-contre :
Katerina Gregos.
© Photographie Panos Kokkinias.

À droite :
Dan Perjovschi,
***The Long Wall Report*, 2023.**
Installation au EMST
à Athènes.
Photo : Magali Lesauvage.



Le EMST à Athènes.
Photo : Magali Lesauvage.

victime de l'« airbnbisation », et cela malgré un salaire moyen qui stagne à 840 euros (à peine 60 euros de plus que le salaire minimum, l'un des plus bas d'Europe). Non sans provoquer la colère des Athéniens. La cité plurimillénaire, qui rayonne de sa culture antique et attire 7 millions de touristes par an (soit dix fois plus que sa population intra-muros), est aussi un bouillon contestataire. Des émeutes de 2008, la ville garde les traces sur ses murs, couverts de graffitis à slogans, notamment dans le quartier d'Exárcheia, tandis que de nombreux artistes de tous pays se sont installés là, faisant concurrence à Berlin ou Lisbonne dans le cercle restreint des grandes villes européennes à loyers abordables. Ça n'est pas un hasard si en 2017, la documenta de Kassel s'était étendue à Athènes, permettant non seulement de dévoiler dans une multitude de lieux une scène de l'art contemporain très active, mais aussi de révéler la ville comme épicentre des luttes politiques et sociales actuelles.

Besoin d'art contemporain

Attendant sa réouverture, le EMST fut un de ces lieux. La reconversion de son bâtiment gigantesque de 18 000 m² – une ancienne brasserie FIX édifiée en 1957 dans un style moderniste – était alors déjà achevée depuis 2014, après une dizaine d'années d'errance et un budget divisé par deux à cause de la crise financière. Quasiment aveugle, l'édifice rectangulaire qui s'étale tout en longueur comme une bûche de Noël n'est cependant ni froid, ni intimidant. Peut-être parce qu'il est dépourvu de réelle façade, et se traverse en diagonales, d'un escalier roulant à l'autre, dans une logique d'espaces segmentés autonomes, articulés en bonne intelligence. Un détail, qui peut sembler anecdotique, révèle l'esprit du lieu : la première chose qu'on y voit en pénétrant dans le hall est un café, ouvert sur la rue (et à prix abordables). C'est attablée là que nous accueille Katerina Gregos, directrice du EMST depuis juin 2021, après trois ans de vacance de poste. Historienne de l'art, la Grecque de 56 ans le confiait déjà au *Quotidien de l'art* à son arrivée : elle a longuement hésité à répondre à l'appel de son pays d'origine, après une carrière à l'étranger de curatrice « biennaliste » (de Venise à Tel Aviv et Riga), puis directrice artistique de la foire Art Brussels. Katerina Gregos n'a accepté de prendre la direction de ce musée national, raconte-t-elle à l'envi, qu'après avoir pris le pouls de l'institution et imposé ses exigences, notamment une rémunération juste des artistes qui y exposent. Avec un budget de 9 millions d'euros annuels (dont environ 250 000 euros pour les acquisitions), le EMST repose à 100 % sur des fonds publics mais sa collection est alimentée par de nombreux dons privés (malgré une loi fiscale beaucoup moins avantageuse qu'en France). Celui,

Ci-dessus :

Mona Hatoum, ***Fix it*, 2004**

Photo : Olympianna Miliaki.

À droite :

Danae Stratou, ***Cut-7 Dividing Lines*, 2007.**

Photo : Katerina Paraskeva.

Une œuvre de Monko dans l'exposition « Modern Love (or Love in the Age of Cold Intimacies) » jusqu'au 5 novembre au EMST à Athènes.

Photo : Panos Kokkinias.

« Être artiste, c'est toujours prendre position. »

KATERINA GREGOS, DIRECTRICE DE EMST.

annoncé peu de temps avant la réouverture, de 140 œuvres de la collection Dimitris Daskalopoulos, essentiellement d'artistes grecs, est venu à point nommé pour compléter un total de près de 1 500 numéros. *« La Grèce, pays marqué par la culture antique, a besoin d'art contemporain »*, estime Katerina Gregos. Le seul équivalent du EMST en Grèce est le MOMUS, à Thessalonique, plus centré sur l'art moderne. À Athènes, Katerina Gregos a souhaité centrer la collection sur l'Europe du Sud-Est et la Méditerranée, estimant que la capitale grecque est l'un des centres d'une *« région passionnante, au cœur de l'histoire des civilisations et des religions »*. D'emblée, elle affirme que *« le musée a un rôle civique important dans ce contexte de guerres politiques et de sociétés divisées »*. Engagée, Katerina Gregos expliquait déjà en 2014 dans un TEDx Talk qu'*« être artiste, c'est toujours prendre position »*, ou encore que *« l'art c'est faire ou refaire le monde, c'est pourquoi il a toujours été une menace pour le pouvoir »*. Insatiable tandis qu'elle fait visiter les étages démesurés du EMST, elle poursuit : *« La Grèce, souhaitant se calquer sur l'histoire occidentale, n'a pas raconté sa propre histoire au monde. Je suis pour une historiographie corrective, contre la diabolisation de nos différentes identités (ottomane, balkanique, communiste…), pour revisiter le cosmopolitisme et remettre la Grèce dans un contexte global qui raconterait la diaspora grecque au sein d'un dialogue plus large »*.

Agora

En 2022 l'exposition de réouverture, « Statecraft (and beyond) », donnait le ton en abordant le thème des mécanismes à l'œuvre dans la constitution des États-nations. Les acquisitions du musée suivent cette orientation, en se démarquant du musée d'art moderne type : *« L'idée n'est pas de constituer une collection qui soit une copie de celles de la Tate, du MoMA ou du Centre Pompidou »*, soutient Katerina Gregos. Dans les salles des collections permanentes comme dans les expositions temporaires se mêlent des œuvres d'artistes grecs et internationaux, avec une forte composante de personnalités engagées : Nan Goldin, Chryssa, Kimsooja, Stephen Antonakos, Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, Shirin Neshat, Theodoros Papadimitriou, Emily Jacir, Walid Raad, Andrea Bowers, Mona Hatoum…
Aujourd'hui le musée a atteint un rythme de croisière de 13 000 visiteurs par mois (dont une moitié de Grecs et une majorité de moins de 40 ans). Un chiffre encore faible comparé à ses homologues européens, mais trois fois plus élevé qu'à l'ouverture, après une journée d'inauguration qui avait accueilli 5 000 personnes. Depuis, le politique reste au cœur de la programmation, mais ne limite pas le propos.

Vue de l'exposition « Modern Love (or Love in the Age of Cold Intimacies) » jusqu'au 5 novembre au EMST à Athènes.
Photo : Magali Lesauvage.

En bas : Vue de l'exposition « Xenakis and Greece » jusqu'au 7 janvier 2024 au EMST à Athènes.
Photo : Paris Tavitian.

Actuellement (et jusqu'au 5 novembre), l'exposition « Modern Love (or Love in the Age of Cold Intimacies) » aborde l'influence des technologies sur les rapports humains, et fait référence à un livre de la sociologue Eva Illouz sur *« le capitalisme émotionnel »* engendré par les réseaux sociaux ou les applications de rencontre. Jusqu'au 7 janvier 2024, deux expositions (en collaboration avec la Philharmonie de Paris) explorent l'héritage de Iannis Xenakis : une première dans le pays, dont les autorités ont longtemps rejeté le compositeur et ingénieur grec en raison de son engagement communiste dans la guerre civile. Depuis le début de l'année, l'artiviste roumain Dan Perjovschi réalise dans le hall du musée « The Long Wall Report », commentant les aléas du monde dans une forme de critique institutionnelle évolutive et interactive, tandis qu'à l'extérieur a été installée une œuvre monumentale du collectif NEST, basé à Nairobi (Kenya) : un mur de ballots de vêtements tels ceux qui polluent les pays africains submergés par les déchets textiles provenant d'autres continents.
Faisant du musée une agora qui dépasse largement le contexte artistique, des symposiums abordent des sujets brûlants, comme celui, en février dernier, pour *« repenser la citoyenneté grecque »*, tandis que le musée engage des activités avec

des associations d'aide aux personnes (malades, dépendantes, défavorisées...). Dans les mois à venir, promet Katerina Gregos, collection permanente et expositions ne montreront que des femmes, de générations et nationalités diverses. De quoi, là encore, créer du débat, ingrédient indispensable à la démocratie qui, après tout, est née à Athènes.